

Les Flournoy: une dynastie de psychanalystes genevois



www.flournoy.ch

Olivier Flournoy

Le rêve et le post-modernisme : et si Freud avait été une femme

Paru dans *Actualités psychomatiques*. Numéro 4, 2001.

Pour citer ce document :

Flournoy, O. « Le rêve et le post-modernisme : et si Freud avait été une femme ». In : *Actualité psychomatique*. N° 4, 2001. pp. 27-46.

<http://www.flournoy.ch/web/œuvre/articles/>

Le rêve et le post-modernisme : et si Freud avait été une femme ?

Olivier Flourney

L'interprétation des rêves se modifie depuis la parution de la *Traumdeutung*.

Ces modifications me paraissent pouvoir être saisies de manière plus explicite en prenant comme point de comparaison l'évolution de l'informatique ainsi que celle des neurosciences au cours de ces dernières décennies, toutes deux présentant certains points communs, non sans intérêt pour la psychanalyse.

Le courant anglo-saxon dit « post-moderniste » me semble à cet égard un bon dénominateur commun pour mieux cerner cette évolution.

Pour ceux qui ne seraient pas familiers avec ce mouvement, – le post-modernisme ayant pris son essor surtout dans les années soixante, caractérisé par une certaine réaction à la recherche des origines internes profondes de la pensée considérée comme négligeant les origines socioculturelles de surface, que ce soit dans des champs aussi hétéroclites que la politique, l'art, l'architecture ou les sciences – je citerai ce bref passage d'un roman de Robert Harris, « *Archangel* », publié en 1998, où le héros un distingué professeur d'histoire en voyage en Russie, se trouve dans sa voiture avec une prostituée et lui dit « comment t'appelles-tu ? Elle répond : Quel nom te ferait plaisir. » Et le récit se poursuit ainsi : cela le fit sourire. Sa chance : tomber sur la première prostituée post-moderne de Moscou.

On saisit immédiatement une des caractéristiques du post-modernisme : l'identité de cette dame est fluctuante, elle dépend davantage des circonstances actuelles, du milieu, de la toile, de la surface, que de l'ancrage dans les profondeurs oubliées de son histoire individuelle.

Il en va de même pour moi : quand je parle en public mon identité de conférencier tient à mes auditeurs quand j'interprète elle tient à mes analysants, quand je rêve, c'est mon personnage rêvé qui tient la vedette et non pas le rêveur endormi. Comme l'écrit Sherry Turkle auteur de « *life on the screen* » quand elle beurre les tartines de ses enfants au petit déjeuner elle a une identité de mère, et quand elle dort avec son mari, elle a celle d'épouse ou d'amante.

L'intérêt de ce point de vue nous concerne directement. Il implique que si je considère mon patient comme soi-disant régressé, enfant à la recherche d'une solution à son désir œdipien avec ses parents, il me faut aussi admettre que moi, analyste, j'ai à ce moment-là, en plus de mon identité traditionnelle, une identité de parent incestueux/castrateur et que je suis impliqué, consciemment ou inconsciemment dans ce couple, – transfert contre-transfert – laissant ouverte la

question de savoir lequel de nous deux l'a induit, mais m'incitant à interpréter en fonction de la relation interpersonnelle analyste-analyse ou de la relation intersubjective de transfert, tout autant qu'en fonction des réminiscences du patient qui revivrait seul une situation dite de transfert sous les yeux d'un observateur attentif.

Et de plus, du moment que je considère mon analysant comme un enfant, mon identité fait aussi partie de cette catégorie sociologique, je puis donc être aussi, à mon insu ou non, enfant moi-même.

Cette recherche d'identité post-moderne qui nous concerne directement tout en nous échappant – la prostituée d'Archangel sera la Brigitte des rêves de son amant et non plus la Sophie, fille de ses parents – nous apparaît alors comme fondamentale, créatrice de nos relations de transfert et de nos relations interpersonnelles, mais de plus chose étonnante, elle va déboucher sur les mêmes questionnements psychanalytiques modernes, en l'occurrence Œdipe, le Narcissisme et la Scène primitive originaire.

Son intérêt est tel qu'il me semble imposer une révision de certains de nos concepts théoriques, notamment de l'impact de la sexualité prégénitale et du stade phallique sur l'âge adulte, avec des conséquences majeures imprévues sur l'intégration et l'influence de la psychanalyse dans le contexte politique et socio-économique du XXI siècle.

En deux mots, si grâce au post-modernisme vu sous l'anale de la réalité virtuelle notamment, nous réussissons à concevoir la prégénitalité comme de valeur égale mais différente dans la forme entre femmes et hommes si psychanalyse dépasse l'idée freudienne classique du garçon avant peur de perdre son pénis et de la fille ne pouvant le perdre à défaut de l'avoir, une idée qui trouve son point culminant dans les dernières pages d'*Analyse terminable et analyse interminable*, (Freud) et si elle abolit du même coup l'idée de l'omnipotence maternelle kleinienne comme réactionnelle à la fille résignée à sa castration alors la théorie pourrait rejoindre l'expérience, les quelles se nourrissent l'une l'autre, et la psychanalyse devenir pionnière dans le combat pour l'égalité des sexes. Utopie devenant espoir à l'aube de l'an 2000, où les femmes grâce à leur poids social, politique et économique pourraient enfin tempérer la désastreuse violence des hommes qui ravage le monde, et où les hommes pourraient tempérer le pouvoir démentiel des mères, seules responsables de la santé mentale de leurs enfants, ceci grâce à un partage des tâches mieux équilibré.

Ainsi la psychanalyse pourrait-elle se situer à l'avant-garde dans le combat pour la moralisation des composantes révoltantes et intolérables des institutions politiques, économiques, militaires, religieuses et familiales et par là retrouver une de ses ambitions, en fonction des espoirs et des craintes que suscite ce début de millénaire. Avant de me centrer sur le rêve, j'aimerais faire un bref survol de l'évolution des théories informatiques de ces dernières années, et en passant de

celles des neurosciences pour me situer par rapport à ce que j'en ai compris dans ce contexte dit post-moderne. Je ne suis un spécialiste ni en neurosciences ni en informatique et je dois ces quelques commentaires en ce qui concerne cette dernière non pas à ma pratique très limitée de l'ordinateur mais à mes lectures (voir repères bibliographiques).

Il est possible d'envisager schématiquement et dans les grandes lignes l'évolution de l'informatique et des neurosciences de ces dernières années de la manière suivante.

Une première période que je situerai dans les années 80 est caractérisée par une alliance de facto entre les informaticiens intéressés par l'intelligence artificielle et la robotique et les psychologues cognitivistes, alliance de type métaphorique entre les premiers dont l'objet est l'ordinateur avec son fonctionnement numérique et ses connections électromagnétiques illimitées et les seconds dont l'objet est le cerveau avec ses cellules nerveuses, ses synapses et ses réseaux dendritiques innombrables. Pour les uns le cerveau est métaphore de l'ordinateur, pour les autres l'ordinateur l'est du cerveau.

Cette entente tacite va conduire les informaticiens à programmer une machine prodigieuse susceptible de battre au jeu d'échecs les plus grands maîtres. Selon mon souvenir un joueur champion du monde (Kasparov) a failli perdre la partie qu'il jouait contre une machine IBM.

On peut dire qu'à cette époque-là l'engouement pour les sciences cognitives et pour l'intelligence artificielle a sûrement joué un rôle important dans le désintérêt, aux États-Unis notamment, pour la psychanalyse et pour sa persistance à se préoccuper d'épiphénomènes tels que rêves, émotions, désirs, signification, alors que le cerveau, grâce à l'ordinateur, allait nous livrer rapidement ses secrets et peut-être nous permettre de dominer le monde.

Une seconde période a suivi, marquée par l'intérêt des cognitivistes et des chercheurs en intelligence artificielle pour la créativité. En effet, sous la persistance de la présence critique de phénomènes humains technologiquement inclassables ou non reproductibles, ils se sont efforcés de dépasser le reproche le plus sensible qui leur était adressé, celui de l'ordinateur stupide qui ne rend que ce qu'on lui donne, signifié par la formule input-output ou selon une expression plus imagée, garbage in, garbage out. Il fallait absolument fabriquer des ordinateurs inventeurs, créateurs. De l'intelligence artificielle, l'intérêt s'est déplacé vers l'intelligence émergente. L'ordinateur devenu inventif se devait de fournir des données originales qui n'avaient pas été programmées. Et ceci fut fait grâce à l'appui des sciences statistiques, mais à un coût devenant rapidement exorbitants. Il est par exemple imaginable et réalisable de demander à mille informaticiens de grand talent de programmer mille logiciels spécialisés dans le jeu d'échecs. Et lorsque un champion de la vie réelle joue un coup, les mille réponses possibles sont enregistrées simultanément sur un ordinateur central programmé

selon les lois de la statistique pour trouver le coup le plus souvent proposé en réponse et dès lors le jouer comme réponse originale de sa création, réponse non programmée par les ingénieurs. L'output est une nouveauté qui diffère de l'input, une invention de la machine. L'intelligence émergente va donc se révéler comme un succès de plus à l'actif de l'alliance entre intelligence artificielle et sciences cognitives au détriment de la psychanalyse de plus en plus contestée et menacée par ces brillants ennemis. Incidemment l'intelligence émergente se révèle un instrument précieux pour des sciences telles que la météorologie, permettant un accès à l'information à un niveau mondial, en temps réel, c'est-à-dire défiant toutes les contraintes habituelles dues à la durée et à l'espace.

À partir de là survient la troisième période, la plus intéressante pour le psychanalyste, nettement plus complexe et qui se caractérise par le déclin de l'alliance intelligence artificielle/cognitivism et un regain d'intérêt pour la psychanalyse grâce à la prise en compte d'une vision plus globale, dite holistique, des phénomènes humains et notamment de l'affectivité négligée. Le cognitivism va se trouver délaissé en faveur des neurosciences qui ne se satisfont plus du seul cerveau comme centre d'intérêt. C'est alors cette attitude holistique qui va prévaloir : l'homme est un ensemble dont le cerveau n'est plus qu'un élément. Le cerveau n'est plus la machine intelligente et régulatrice qui régit l'homme, il est influençable, notamment par le milieu hormonal glandulaire impliquant bien évidemment le sexe, il est sensible aux problèmes immunitaires ou encore à certains facteurs extérieurs. On peut dire que le cerveau se socialise jusqu'à ne plus réguler l'ensemble mais à subir lui-même des ajustements sous l'influence de phénomènes externes aussi familiers pour le psychanalyste que la sexualité, ou les mouvements d'humeur. Ce désintérêt pour l'équation métaphorique cerveau-ordinateur et cette prise en compte d'une vision globale du phénomène humain va déboucher sur une nouvelle version des neurosciences, les sciences de la vie, lesquelles de nos jours se penchent avec intérêt et espoir sur les origines de la vie justement, sur le génome humain, ou encore sur la reproduction et les mystères du clonage. Avec cette nouvelle donne on peut affirmer tranquillement que la psychanalyse n'a pas à se sentir menacée par les sciences de la vie, car c'est aussi un de ses intérêts majeurs que celui des origines et de la reproduction. L'intérêt des neurosciences s'oriente du côté de la causalité biologique et celui de la psychanalyse du côté de la signification psychologique – intentionnalité, herméneutique – d'un même objet. La psychanalyse, en tant que science humaine, morale, est elle aussi science de la vie.

Si l'on prend par exemple les rêves comme objet de référence, il est clair que tant qu'on ne possède pas d'oniroscope, les domaines sont relativement bien délimités. Pour les neurosciences l'intérêt se porte sur le sommeil, paradoxal ou non et sur le corps endormi dont les rêves avec leur contenu manifeste sont un épiphénomène qu'on ne peut que supputer. Jamais jusqu'à aujourd'hui un chat

ou un rat n'ont été à même de nous confirmer que c'est bien d'une souris qu'ils ont rêvé. Pour la psychanalyse, l'intérêt se porte sur le récit du même rêve manifeste, sa mise en mots, sa signification et son sens latent, son intention, le désir, et le rêve manifeste devient lui aussi un épiphénomène justement à défaut d'oniroscopie. Le rêveur ne pourra que nous communiquer après coup son rêve, après l'avoir pensé et mis en mots ou en images. À chacune son domaine d'intérêt et de recherche. Psychanalyse et neurosciences prises toute deux dans une vision holistique de sciences de la vie n'ont plus à être antagonistes. Elles sont complémentaires. La psychanalyse retrouve ses lettres de noblesse qu'elle avait failli perdre au jeu d'échec.

Pour ce qui est de l'informatique cette nouvelle période va se caractériser par les changements dramatiques que l'on sait. La pratique de l'intelligence émergente devenant si complexe, on va assister à une division des tâches. Certains informaticiens se spécialiseront dans la construction de la machine, de la boîte noire, et les autres dans les relations entre programmes. Un nouvel et intense intérêt privilégie la surface, la toile, le cyberspace, avec l'apparition de nouveaux produits, le web, l'Internet, les Windows. Un intérêt qui projette au premier plan les relations, l'« inter » et laisse au second plan le contenu, la « boîte noire », l'« intra ». Le mécanisme interne des ordinateurs est confié aux bons soins des techniciens du « hardware » et un nouvel intérêt se dirige vers le « software », les connexions de surface avec un fantastique développement de la programmation et de la diffusion. La vitesse inimaginable jusqu'alors de transmission multiple qui permet d'être simultanément « on line » dans tous les coins du globe avec d'innombrables correspondants ouvre des perspectives inédites et remet au premier plan des problèmes auxquels les psychanalystes se sont toujours intéressés, notamment les rapports entre intersubjectivité, sexualité et implications morales.

C'est à partir de cette évolution des sciences de l'informatique que le post-modernisme se dessine plus clairement. La modernité voulait qu'on aille au fond des choses, que le cerveau ou l'âme ou la « boîte noire » n'aient plus de secrets pour nous. Le post-modernisme propose la navigation en surface comme alternative avec ses sources d'informations immédiatement accessibles pour en arriver finalement à cette même visée holistique du phénomène humain. Boîte noire et toile sont inséparables.

Mentionnons à propos d'Internet quelques points particulièrement parlants pour le psychanalyste. Il existe, grâce à ce réseau de surface des lieux ou espaces ou les navigateurs ou surfeurs peuvent se rencontrer et dialoguer, les uns avec images sur l'écran (Palaces) d'autres avec le seul texte (M.U.D. ou MOO, pour multi-user domains object oriented). Ces derniers exigent de masquer son identité sous un nom d'emprunt fantaisiste, ce qui permet en principe d'exclure l'inconvenient et les désillusions de rencontres face à face, corporelles, et qui permet en outre de se créer une identité de circonstance. Il s'agit de relations humaines

dites de réalité virtuelle, ni concrètes de type corps à corps ni imaginaires comme avec des êtres purement virtuels, personnages de films ou de romans. Au cinéma on assiste passivement à des scènes qui peuvent nous bouleverser mais sur lesquelles on n'a aucun impact. Dans la vie concrète on doit se mouvoir pour se rencontrer, se toucher, ce qui implique temps et espace. Sur l'écran, on « visite » un site virtuel, on dialogue par l'intermédiaire d'un texte comme on se parle au téléphone par l'intermédiaire d'un combiné, et ce qu'on éprouve est parfaitement réel.

N'est-ce pas là quelque chose qui rappelle immédiatement l'expérience psychanalytique et son discours bien réel mais virtuel entre personnes dont l'identité se dédouble en celle d'enfants de l'Œdipe ?

Grâce à l'Internet, deux personnes habitant aux antipodes peuvent se lier du fait d'un intérêt commun qu'elles découvrent à l'écran – disons les escargots dont la coquille s'enroule du mauvais sens, – puis, curieuses, elles s'interrogent sur leur identité respective, se lient d'amitié et engagent des relations qui de fil en aiguille peuvent devenir plus audacieuses, érotiques, amoureuses. Pour ce faire elles ont peut-être modifié leur identité, âge, taille, poids, chevelure ou même sexe parfois sans que leur correspondant n'en sache rien. C'est ainsi que toutes sortes de problèmes peuvent surgir qui nous intéressent, nous analystes, comme celui d'une relative désinhibition par rapport aux contraintes psychosociales et aux risques physiques, grossesse, maladies, qui mène à une amplification des réactions affectives ou émotionnelles avec leurs avantages et leurs désavantages, etc. ou comme celui d'une nouvelle réflexion sur la morale et l'éthique, en fonction même de l'importance des affects liés à cette réalité virtuelle.

Notre fibre de psychothérapeute peut s'en trouver éveillée : un transsexuel, avant de se soumettre à une opération mutilante, aurait-il avantage à s'essayer dans cet autre sexe qu'il souhaite avoir, ceci quelques heures par jour à l'écran avec des correspondants virtuels de son choix, quitte à s'apercevoir que l'opération ne résoudrait pas ses problèmes et à y renoncer ?

Notre fibre psychologique aussi. À l'exemple de ces jeunes femmes citées par Turkle dont la première est jalouse de son mari qui a des aventures extraconjugales, la seconde jalouse de son mari qui a une liaison suivie avec un partenaire sur le web (réalité virtuelle) alors qu'elle accepte qu'il ait une relation extraconjugale réelle passagère car c'est une expérience vitale « comme une autre » dit-elle et d'ajouter « la jalousie c'est tout dans la tête », la troisième jalouse ni d'aventures passagères ni de liaisons sur le web jusqu'au jour où elle a surpris son mari à l'écran ayant une liaison où il était la femme et son correspondant l'homme. Si l'on sait, en tant que psychanalyste, combien la jalousie peut être un phénomène douloureux avec des effets et des conséquences parfois tragiques, ces exemples ouvrent des horizons auxquels on ne pense pas toujours d'emblée et nous montrent que la jalousie de transfert est une chose extrêmement sérieuse,

une réalité virtuelle qui n'a aucun besoin d'un support corporel concret pour mériter qu'on y croie et qu'on s'en préoccupe avec toute l'attention nécessaire.

Ces relations « interfaces », sur l'écran, sont considérées comme appartenant au post-modernisme, lequel nous intéresse donc aussi comme théoriciens de la psychanalyse. La métapsychologie nous apparaît dans cette optique comme l'approfondissement, l'investigation de la « boîte noire », la tentative de comprendre et d'expliquer ce qui se passe dans la tête du sujet en soi, du sujet isolé : les topiques, les processus, les principes, la distribution d'énergie, etc. C'est là le modernisme de la psychanalyse. Par contre l'expérience du transfert est de l'ordre du post-modernisme, elle est celle d'une réalité virtuelle qui n'implique pas les corps en présence mais les relations, l'intersubjectivité, l'affectivité, les identités de circonstance. Si la relation interpersonnelle est asymétrique, l'analyste s'assied hors de vue et tient les commandes, la relation intersubjective de transfert, elle, implique comme sur l'écran deux correspondants, deux analysants aux identités fluctuantes qui s'influencent l'un l'autre. L'analyste met son identité corporelle entre parenthèses le temps de la séance pendant lequel il revêt par exemple celle virtuelle mais bien réelle – réalité virtuelle – de mère ayant à répondre d'un analysant fils œdipien incestueux.

En fait le post-modernisme nous met en garde : éviter l'attrait des profondeurs abyssales de l'amnésie infantile pendant l'expérience s'il se fait aux dépens des relations de surface : s'y adonner en écoutant son patient peut être un piège défensif, une mise à distance des émois contre-transférentiels. « Visiter le domaine » de la réalité virtuelle des relations de transfert est indispensable. Cela nous informe sur nos identités fragiles, changeantes, inquiétantes, difficiles à cerner, c'est aussi un rappel du versant moral de l'expérience. L'analyse, science de la vie est aussi science morale.

Pour revenir aux rêves et à leur interprétation, j'aimerais rappeler deux rêves bien connus de la Traumdeutung et discuter de leur interprétation par Freud, dans la mesure où l'on peut y distinguer clairement le passage du post-modernisme au modernisme chez Freud lui-même, aux prises avec un problème relationnel de transfert et de contre-transfert qu'il contourne au moyen d'un effort théorique, et je tenterai d'esquisser une suite à leur interprétation, là où elle a été interrompue avant de conclure avec quelques propositions dans le sens que je viens de dégager.

Le premier de ces rêves est celui du *saumon fumé* ou encore, comme Lacan l'a appelé dans un accès de lyrisme « rêve de *la belle bouchère* ». Il s'agit donc du rêve d'une femme qui le raconte à Freud pour le contredire, le taquiner, et lui montrer que l'idée que tout rêve serait accomplissement de désirs ne tient pas debout.

Ce rêve, en effet, nous présente la rêveuse dans l'impossibilité d'organiser un dîner qu'elle souhaite donner car elle n'a pour toute provision qu'un peu de saumon fumé. Elle voudrait faire des achats, mais c'est dimanche et les magasins

sont fermés, de plus son téléphone est détraqué, bref elle doit donc renoncer à son désir de donner ce dîner.

Freud lui demande de lui communiquer ses associations tout en admettant qu'à première vue ce rêve paraît bien le contraire d'un accomplissement de désir. Nous apprenons que le mari, un boucher jovial et au franc parler dit vouloir maigrir et s'abstenir d'accepter des invitations à dîner, etc. Freud patiente donc et la solution s'esquisse. La rêveuse pense à une amie qu'elle a vue la veille et dont elle est jalouse parce que son mari en dit toujours beaucoup de bien. Elles ont parlé de sa minceur, ce qui la rassure car son mari a une préférence pour les femmes potelées, et de son désir d'engraisser, et cette amie lui a aussi demandé de l'inviter à dîner chez elle où l'on mange si bien.

Nous apprenons enfin que cette femme a une prédilection pour le saumon fumé. Le rêve apparaît donc bien comme un accomplissement de désir, l'amie peut toujours courir, il n'y aura rien à manger pour elle. Pourtant on ne peut s'empêcher de rester un peu sur sa faim. Pourquoi donc rêver de se priver de ce dîner et ne pas inventer un rêve où ce serait l'autre qui en serait privée ?

Et Freud d'ajouter « ma malade est actuellement très éprise de son mari et le taquine sans cesse. Elle lui a également demandé de ne pas lui donner de caviar. Qu'est-ce que cela peut vouloir dire ? En réalité elle souhaite depuis longtemps avoir chaque matin un sandwich au caviar, mais elle se refuse cette dépense. Naturellement elle aurait aussitôt ce caviar, si elle en parlait à son mari. Mais elle l'a prié au contraire de ne pas le lui donner de manière à pouvoir le taquiner plus longtemps avec ça. Cela me paraît tiré par les cheveux, dit Freud. Ces sortes de renseignements insuffisants cachent pour l'ordinaire des motifs que l'on n'exprime pas. »

Après avoir découvert l'accomplissement du désir, Freud continue ainsi : « ce même rêve comporte une autre interprétation plus délicate », faisant allusion à la phrase quelque peu énigmatique : « elle a demandé à son mari de ne pas lui donner de caviar ». C'est ici même que l'on pourrait s'attendre à une interprétation transférentielle plus poussée, mais Freud n'en fait rien : il théorise. Suivent alors ses fameuses pages sur l'identification hystérique. En bref, la patiente, au lieu de rêver que le souhait de son amie ne se réalise pas, rêve qu'elle-même voit un de ses désirs non accompli, et mieux encore s'inflige à elle-même, éveillée, la privation qu'elle aurait souhaité infliger à son amie en priant son mari de la priver, elle, de caviar, la patiente s'est identifiée hystériquement à son amie.

Il est intéressant de constater ici que la patiente endormie se prive elle-même de nourriture (narcissisme préfigurant la pulsion de mort) alors qu'éveillée, c'est au mari qu'elle demande de la priver de nourriture (Œdipe, libido ou pulsion de vie).

Selon mon opinion, Freud (pour des raisons que j'ignore mais que je puis deviner) a opté à ce moment-là pour une élaboration théorique du concept d'iden-

tification en lieu et place de la poursuite de l'interprétation transférentielle dans l'optique post-moderne.

Je peux maintenant me hasarder à poursuivre l'interprétation de ce rêve là où Freud s'est interrompu, en fonction de ces identités fluctuantes.

La patiente de Freud commence le récit du rêve du saumon fumé en disant : « je veux donner un dîner ». L'analyste est aussitôt sollicité : y sera-t-il invité, pense-t-il, puisque ce discours lui est adressé. À lire Freud on peut imaginer que cela ne lui déplairait pas dans la mesure où tant cette patiente que son mari nous paraissent lui être sympathiques. Malheureusement la suite montre qu'il n'en sera rien. Les circonstances extérieures font que le dîner n'aura pas lieu. Dommage! Ceci pour dire que l'analyste ne peut qu'être impliqué transférentiellement. La froideur du chirurgien dont parle Freud vise le dédoublement de l'identité de l'analyste : « oui, j'aimerais être invité, quel dommage, je ne le serai pas, mais attention, gardons la tête froide ».

Les associations qui suivent nous montrent que la patiente, jalouse de son amie, ne veut pas donner ce dîner. Cela veut-il dire qu'elle craint que l'analyste ne préfère l'amie mince qui veut engraisser? Que voilà une histoire scabreuse... que son interlocuteur veuille engraisser l'amie, c'est ce que ne veut pas la patiente...

Mais c'est bien la phrase incompréhensible de la patiente qui est la plus révélatrice, celle qui interroge Freud : « elle a demandé à son mari de ne pas lui donner de caviar. Qu'est-ce que cela peut vouloir dire? » et Freud opte pour la boîte noire : il théorise le mécanisme de l'identification hystérique. Et s'il avait opté pour le postmodernisme? Ou pour les relations transférentielles fondées sur l'affect contre-transférentiel?

J'ai demandé à mon mari, dit-elle à l'analyste, de ne plus me donner de caviar! – Pourquoi donc, la pauvre, elle qui adore ça, et pourquoi me le dit-elle à moi? pense l'analyste. Et son cœur ne fait qu'un bond : Eh bien! c'est moi qui vais lui en donner! Oh là! cela devient parfaitement indécent... L'analyste est aux prises avec trois identités momentanément confuses, analyste, homme et personnage désirant du transfert. Le voici désirant donner son caviar à sa patiente, ce qui sous-entend, – l'allusion est limpide coucher avec elle. Et cela ne se fait pas. Pourquoi? Parce que pour un analyste c'est la fin de l'analyse, c'est faire autre chose que ce qui a été convenu, c'est tromper l'attente de sa patiente. Mais pour le personnage de transfert, qu'en est-il? : Le voilà dans la peau du père séducteur incestueux avec cette enfant et cela ne va pas sans effroi. Le mari boucher risque de se fâcher. Ou alors, c'est l'analyste qui serait devenu enfant de transfert menacé de castration pour avoir voulu coucher avec la femme du boucher devenue mère...

Ceci permet un retournement conforme aux dires de la patiente cette fois-ci, car c'est bien elle qui a provoqué ce séisme en proférant d'un seul tenant son désir et son empêchement. C'est alors bien elle qui refusant le caviar du mari/père

s'offre en tant que fille à l'analyste représentant cette fois-ci la mère : « maman, j'ai demandé à papa de ne pas me donner de caviar ».

La fille fait allégeance à l'analyste mère interdictrice, laquelle mère, croit-elle, s'en trouve rassurée, mais ce n'est qu'un leurre. On peut alors compléter sa déclaration : maman, j'ai demandé à papa de ne pas me donner de caviar, *mais* quand je serai grande et que tu seras morte, j'épouserai papa. Souhait typique des petites filles du monde.

Et si Freud avait été une femme ?

Ici je m'imagine femme, mais c'est là mon imagination à moi, je me prête une identité de circonstance signifiant que chaque analyste à sa manière personnelle d'imaginer. Femme, j'aurais pensé : quelle sotte, si elle ne veut pas de ce caviar que son mari lui offre si volontiers, eh bien, c'est moi qui le mangerai ! C'est du propre ! me voilà mère, épouse, amante du boucher et ma fille va vouloir ma mort... On retrouve le même souhait œdipien : quand je serai grande et toi morte, alors...

Ceci signifie, selon mon identité récupérée d'analyste, que la patiente prend son mari pour son père et qu'elle a peur de son analyste/sa mère et s'identifie à sa colère en s'infligeant préventivement la punition : pas de caviar. Elle détourne ainsi la mère analyste de sa menace castratrice. Ce qu'elle dit est alors la même chose qu'avec un analyste homme : le désir œdipien. Quand je serai grande et que tu seras vieille ou morte, j'épouserai papa.

Avec les relations de surface nous retrouvons ce que la réflexion en profondeur de Freud lui avait fait découvrir : toutes deux nous ramènent à l'Œdipe, et plus avant à la scène primitive. Et nous retrouvons la théorie de l'identification : le sujet s'inflige directement en rêve (pulsion de mort ?) la punition qu'à l'état de veille il demande au parent dont le sexe n'est pas le sien de lui infliger (surmoi, pulsion de vie ou libido).

Nous trouvons ici la notion d'après-coup comme impliquant au moins deux temps pour la construction de l'interprétation avec ces deux modes d'appréhension par l'analyste du processus psychanalytique. Celui de Freud qui poursuit l'interprétation de transfert incomplète par une élaboration théorique et celui décrit ici qui, à partir de la vie affective de l'analyste élabore l'interprétation intersubjective (relation de transfert). Freud se centre sur le rêve du sujet pour ensuite devenir théoricien de la subjectivité. Ici l'analyste se centre sur son identité fluctuante pour devenir partie prenante de l'intersubjectivité. Ces deux modes ont ceci de particulier qu'ils débouchent sur les mêmes découvertes concernant une appréhension globale (holistique) de la vie psychique avec ses points d'ancrage, scène primitive, narcissisme, Œdipe et castration, qui situent la vie comme transition entre le néant et la mort. Transition à laquelle on peut se résigner dans une optique fermée en vivant le temps qui nous est imparti, ou transition dans une perspective ouverte, l'autre et l'autre sexe ne nous sont pas étrangers et l'analyse

visé la vie en communauté.

C'est ce même saut vers la théorie remplaçant la suite de l'interprétation à laquelle on pourrait s'attendre aujourd'hui, que l'on va retrouver dans le deuxième rêve bien connu que voici. Il s'agit du rêve de *l'enfant qui brûle*, rêve inaugural du chapitre sept de la *Traumdeulung* consacré à la métapsychologie, à la psychologie des processus du rêve. Un père a veillé longuement auprès du lit de son enfant malade. Après la mort de l'enfant, épuisé par cette tragique épreuve, il va se reposer dans la chambre voisine. Un vieillard assis auprès du petit cadavre marmonne des prières. Le père s'endort et rêve que « l'enfant est près de son lit, lui prend le bras et murmure d'un ton plein de reproche : ne vois-tu donc pas que je brûle ? » Sur quoi il s'éveille en sursaut, aperçoit une vive lumière provenant de la chambre mortuaire, s'y précipite, trouve le vieillard assoupi, le linceul est en flammes et un bras de l'enfant a été brûlé par la chute d'un cierge. Freud interprète comme l'on sait, la lumière des flammes aurait inspiré au rêveur le rêve avec les mêmes conclusions que s'il avait été éveillé, la phrase énoncée aurait peut-être été prononcée par l'enfant fiévreux « père, ne vois-tu donc pas ? »...La surdétermination est évoquée, et le rêve remplit ici deux fonctions selon la théorie de l'accomplissement du désir. Il permet au père de dormir plus longtemps, le rêve est le gardien du sommeil, et il permet au père de retrouver son enfant vivant le temps du rêve.

Il s'agit ici non pas d'un rêve de mort d'une personne chère, ce qui a fait l'objet d'un chapitre précédent débouchant sur la découverte du complexe d'Œdipe, mais d'un rêve de résurrection d'une personne chère. Cette dernière remarque ainsi que la légère modification introduite dans la phrase énoncée – père, ne vois-tu pas, alors que dans le rêve le mot père n'est pas prononcé – m'inciteront à poursuivre l'interprétation de la relation intersubjective selon les données du texte freudien, alors qu'ici comme avec le rêve précédent Freud fait un curieux saut théorique vers la psychologie des processus du rêve où il va développer toute la complexité des phénomènes psychique dont le rêve n'est qu'un élément. Il interrompt donc l'analyse du rêve en disant que somme toute l'interprétation en est assez aisée et passe de manière surprenante et sans transition à la question de l'oubli des rêves alors que rien ne suggère une telle problématique, comme si ce rêve, trop complexe, l'avait incité à l'oublier pour s'attaquer théoriquement à quoi ? Précisément à cet oubli. Peut-on y voir le théoricien s'identifier à l'oubli dit « hystérique » du praticien ?...

À y regarder de plus près ce rêve se révèle effectivement d'une incroyable complexité qui pourrait bien inciter à l'oublier alors que les deux interprétations ou solutions proposées nous ont donné satisfaction. Il ne s'agit non pas du rêve d'un père mais bien, comme Freud nous l'apprend, d'une de ses patientes qui l'a entendu de la bouche d'un conférencier le citant comme un bon exemple de la thèse du rêve gardien du sommeil, patiente qui pour des raisons non préci-

sées s'est empressée de le rêver à son tour. On devrait alors l'entendre tel qu'il est rapporté dans le texte : la patiente dit « l'enfant est près de son lit, lui prend le bras et murmure d'un ton plein de reproche : ne vois-tu pas que je brûle ? ». Mais comment le comprendre ? L'enfant, mais quel enfant ? Le lit de qui, dans la mesure où l'on ne sait pas si la rêveuse a commenté son rêve avant de le raconter. Bref, quand Freud nous dit que l'explication de ce rêve poignant est assez simple, il s'agit de celle d'un conférencier et de Freud Fondée sur le rêve d'un inconnu, explication qui visiblement n'a pas satisfait la patiente mais a déclenché chez elle quelque chose de susceptible de la pousser à rêver soi-disant le même rêve. Et quand on réfléchit à cette histoire on comprend alors mieux le saut de Freud. C'est une histoire à y perdre son latin, oublions ce rêve et attaquons-nous à la psychologie des processus du rêve, mais par quel bout commencer ? Eh bien, par l'oubli des rêves.

Ce rêve de l'enfant qui brûle nous mène aux mêmes constatations que celui du saumon fumé mais en plus complexe.

L'ensemble de l'histoire est, comme on l'a vu, fort compliqué, remaniements, surdéterminations, défenses y abondent. En fait, seul le rêve de la patiente, celui qu'elle s'est empressée, dit-elle, de re-rêver nous concerne au premier chef. Voilà un enfant qui vient dire d'un ton plein de reproche « ne vois-tu pas que je brûle ? » Le texte freudien est formel : la patiente, quel que soit le contenu manifeste du rêve, prononce cette phrase, profère cette plainte. Sidération de l'analyste à l'écoute : la voilà qui le tutoie et lui reproche de la laisser brûler. Nous sommes en plein drame passionnel familial. Elle brûle pour l'analyste. De quelle passion, amour, haine, jalousie... Que pense alors ce dernier ? La secourir bien sûr, mais comment ? En la serrant dans ses bras pour étouffer ces flammes dévorantes. Et le voici dans une situation inextricable : va-t-il la serrer et l'étouffer incestueusement ou à mort ? Et comme le sexe de l'enfant n'est pas précisé, l'analyste incestueux ou meurtrier sera-t-il hétérosexuel ou homosexuel ?

Et qu'en dirait une analyste femme ? Vraisemblablement la même chose : envelopper l'enfant dans ses bras pour éteindre ce feu. Selon le sexe de cet enfant elle sera père ou mère incestueux ou castrateurs, homosexuels ou hétérosexuels, pourvoyeurs de vie ou de mort.

Que la patiente enfant du rêve ait été fille ou garçon, elle était brûlante de passion, amour ou haine sans réponse de ses parents, père ou mère. Manque cruel plus narcissique qu'objectal, enfant en manque de cet autre sexe qu'elle a eu lors de la scène primitive, enfant de ses deux parents, avant de perdre ce sexe qu'elle n'a plus en perdant le sexe de celui de ses parents qui n'a pas le sien et de devenir fille ou garçon.

Le rêve propose alors une synthèse admirable et, pour être à la mode, hyper-complexe du manque de soi narcissique et de l'autre objectal. « Si comme analyste tu tiens compte de mon reproche passionné d'enfant en flammes, alors en

me serrant dans tes bras tu me ressuscites moi enfant mourante ou tu me tues moi enfant vivante ».

Dans un même mouvement l'enfant peut retrouver son manque de soi et des autres et revivre comme être désirant l'inconcevable désir œdipien, ou il peut mourir de sa brûlure comme Narcisse se meurt devant son image, ou comme se meurt l'image de Narcisse alors qu'il devient fleur.

Désir impensable de totalité effaçant le narcissisme même, désir impensable de l'altérité œdipienne où inceste et meurtre sont inséparables, désir interdit de peur de la castration par le parent dont le sexe est le sien, et pour couronner le tout, désir d'être reconnue par l'analyste comme faisant partie comme lui de la communauté des vivants, tel serait le désir du rêve.

On comprend mieux pourquoi Freud commence sa méditation métapsychologique par *l'oubli des rêves*.

Le post-modernisme, dans sa version « vie à l'écran », en attirant notre attention sur les éléments socioculturels à travers la toile, l'interface, l'importance du vécu de la réalité virtuelle des identifications changeantes qu'on ne peut envisager qu'après coup, nous fait arriver de manière surprenante aux mêmes points forts que le modernisme qui s'interrogeait sur le contenu de la « boîte noire » de nos patients : le complexe d'Œdipe, le narcissisme, la scène primitive, la théorie des pulsions, tous universellement liés au sexe, quel que soit le sexe anatomique et le genre sexuel. En deux mots, femmes et hommes sont égaux sur ces plans-là tout en conservant les particularités propres à leur sexe respectif.

Cette focalisation sur la surface, ou pour nous analystes sur les aspects relationnels de la psychanalyse avec d'une part la relation réelle et différenciée entre un analyste et son analysé et d'autre part la relation de réalité virtuelle entre deux analysants vivant l'intersubjectivité des personnages de transfert, cette focalisation nous met en question, nous analystes, tout autant que nos patients, il attire notre attention sur la réalité factuelle qu'il vient bouleverser, nous montrant que la réalité virtuelle est aussi « vraie » que celle de notre ancrage au corps. En outre cela attire notre attention sur notre identité changeante. L'analyste ne saurait être que celui qu'il se donne à voir au monde. Je ne suis jamais identique à moi-même. Mais je ne joue pas non plus des rôles différents si je suis parfois celui-ci, parfois celui-là, vivant maintenant en communauté de transfert, maintenant en communauté familiale, ou m'en extrayant pour écrire ces lignes.

Nous sommes bien placés pour savoir que la génitalité qui voudrait que l'adulte ait ce qu'il faut pour faire l'amour physiquement, corps à corps, n'appartient pas au domaine de la psychanalyse, et que la sexualité dite pré-génitale selon la théorie psychanalytique ou selon la réalité virtuelle dont il est question ici, existe bel et bien et que c'est elle qui tout compte fait régit le génital considéré sous l'angle du rapport sexuel. Et cette certitude contribue à valider la psychanalyse aux yeux du public qui peine à comprendre que le psychique, le « tout dans la

tête », est aussi important que le corps. La souffrance psychique, à l'exemple de la jalousie, ce n'est pas « rien ». Ou, dans un autre domaine, c'est aussi la souffrance psychique pour la possession d'un bout de croyance ou d'un bout de terrain insignifiants qui peut être à l'origine des guerres les plus abominables entre nations.

Ce que la réalité virtuelle remet en cause, c'est d'une part la construction théorique de la pré-génitalité non pas en soi, mais dans la mesure où elle se répercute dans le réel – la femme adulte serait châtrée d'un pénis et l'homme adulte défendrait son illusion d'avoir ce que la femme n'aurait pas – et d'autre part l'importance donnée à la relation mère-enfant qui, dans l'évolution des idées psychanalytiques lui paraît être réactionnelle. Réaction de la femme devenant mère omnipotente à cette croyance de femme châtrée d'un pénis.

Le stade phallique pré-génital, du point de vue postmoderne et de la réalité virtuelle est une élaboration théorique de fantasmes de l'enfance dont les conséquences sur l'appréciation du féminin et du masculin se révèlent erronées. La fillette a dès avant sa naissance un sexe en manque de l'autre sexe, comme le garçon. Elle désire un bouchon, il désire un goulot. Ou, métaphore plus proche du biologique, elle a une bouteille, il a un robinet. C'est l'égalité dans la différence. Et pour les deux sexes, en psychanalyse. If désir (ou l'acte) est indésirable, interdit, c'est l'Œdipe. Il est aussi inassouvissable, exclu qu'il est de par la scène primitive dont il est issu. Filles et garçons ont peur de perdre ce qu'ils ont et désirent ce qu'ils n'ont ni l'un ni l'autre : le phallus. Sans la différence des sexes, pas de phallus. Le phallus, c'est le bouchon plus le goulot. Ce qui signifie en clair que si l'enfant mâle du stade phallique croit qu'il risque de perdre son pénis et si l'enfant femelle du stade phallique croit qu'elle n'a pas de pénis, chacun a son sexe respectif : or, ce que disait la psychanalyse et qui appelle modification, c'était que les femmes avaient une sexualité marquée par le manque « réel » de pénis, une affirmation qui correspondait à une croyance universelle en un jugement de valeur défavorable à la femme.

La réalité virtuelle et les réflexions des femmes ayant pratiqué le « web » (voir indications bibliographiques) montrent qu'il n'en est rien, que le jugement en faveur de l'anatomie masculine est démodé. Si la femme préfère la passivité, la douceur et l'homme l'activité, la violence, cela ne signifie nullement un jugement de valeur en défaveur du féminin. Ou encore pour la femme le clitoris n'a rien d'un pénis minable et les ovaires valent les testicules ; quant à l'orgasme, elle n'a rien à envier à celui des hommes. Bouchon et goulot se valent. Si Freud ne sait pas ce que femme veut selon une tradition millénaire, le changement postmoderne aboutit à la prise de conscience que la femme veut et qu'elle sait ce qu'elle veut, exactement comme l'homme.

Autrement dit, pour nous analystes, la castration est une virtualité illusoire, un fantasme des enfants du stade phallique. Enfants, filles et garçons sont sexués d'emblée, la castration est un fantasme psychologique qui les concerne au même

titre, les uns et les autres. Chacun peut se croire phallique ou châtré, bien sûr selon l'environnement familial. Ici, je me démarque de l'idée que c'est la mère qui introduit la sexualité chez l'enfant (Laplanche). Cette sexualité est là d'emblée. Ce que la mère ou les parents introduisent, c'est précisément ce jugement de valeur en défaveur des filles, une séduction déséquilibrée.

C'est du reste une belle conquête de la lutte pour l'égalité entre les sexes que de voir des professions comme le droit, la médecine, l'architecture et surtout la psychanalyse où femmes et hommes tendent à s'y trouver sur un même pied, que ce soit qualitativement ou quantitativement, tout en y apportant les uns comme les autres leur manière d'être sans jugement de valeur au détriment de ces femmes soi-disant inférieures et envieuses des attributs masculins. À chacun son sexe.

Quant au couple mère-enfant, il est lui aussi de l'ordre d'une réalité virtuelle illusoire qui signe la revanche de la fille sans pénis, avec en prime la négation du sexe de l'enfant. Dans ce couple la mère n'a pas été fille puisque l'enfant n'est ni fille ni garçon. Elle voit d'un œil égal tout enfant. Elle est tout sexe, l'enfant n'est « rien sexe ». Elle est coupable, l'enfant innocent. Elle est bonne, l'enfant envieux, destructeur. Elle est omnipotente, l'enfant impotent.

Les premières brèches dans ce couple virtuel illusoire ont été de reconnaître que la mère peut avoir un homme, un amant et que l'enfant peut avoir un objet transitionnel (Fain et Braunschweig, Winnicott).

Le post-modernisme invite à ne pas oublier que la mère ne l'est qu'en fonction du père et qu'elle a été fille et non garçon, que donc elle ne saurait avoir d'enfants qui ne soient pas filles comme elle ou garçons pas comme elle, et que le bébé garçon deviendra père le cas échéant et non mère. Quant à l'objet transitionnel que l'enfant trouvera et créera, il le sera en fonction de son sexe, mâle ou femelle, et de celui de ses deux parents. Le bout de chiffon n'est pas le même pour la fille ou pour le garçon. Cet objet n'est alors ni neutre (objet de l'enfant innocent) ni représentant du pénis menacé pour le garçon ou du manque de pénis pour la fille, mais bien pour chacun le représentant du sexe manquant, du sexe du parent dont le sexe n'est pas le sien.

Dès lors la mère est femme et mère comme le père homme et père et l'enfant garçon ou fille. Finie l'omnipotente et terrifiante responsabilité coupable de la mère et l'innocence de l'enfant. Finie aussi l'omnipotente bonté d'une mère réparatrice des méchancetés goulues de son enfant. Le couple mère-enfant est à remplacer par le couple adulte-enfant, ou par le trio mère-père, garçon ou fille.

Que l'expérience post-moderne de navigation sur la toile de l'inter-transfert aboutisse au même point de départ que l'approfondissement moderne de l'investigation de la boîte noire : en-deçà de L'Œdipe et du Narcissisme à la Scène primitive mérite qu'on y soit attentif dans la mesure où elle nous semble ouvrir des perspectives grandioses mais non plus utopiques : les adultes pourraient faire

en sorte que leurs enfants deviennent égaux dans la différence, chacun tempérant selon son sexe les velléités d'inégalité de l'autre. Femmes et hommes égaux dans la différence. Le monde en deviendrait-il enfin plus acceptable ?

Olivier Flournoy
45, av. de Champel
CH-1206 Genève

BIBLIOGRAPHIE

Quelques repères à propos de :

Rêve et intentionnalité

CASTEL Pierre-Henri : *Introduction à l'interprétation du rêve de Freud*, 1998., P.U.F.

De l'informatique et de la sexualité

LELEU Pascal. *Sexualité et Internet*, 1999, L'Harmattan.
ODZER Cleo : *Sex and the cybercitizen*, 1997, Berkley books.
PALAC Lisa : *The edge of the bed*, 1998, Little, Brown.
TURKLE Sherry : *Life on the screen*, 1995, Phoenix.

De l'intersubjectivité

KENNEDY Roger : *The elusive human subject*, 1998, Free Association books.
OGDEN Thomas : *Reverie and interprétation*, 1997, Karnak.

Des neurosciences

CHANGEUX J.P. et RICŒUR P. : *La nature et la règle*, 1998, Odile Jacob.
EDELMAAN Gérard : *Biologie de la conscience*, 1992, Odile Jacob.